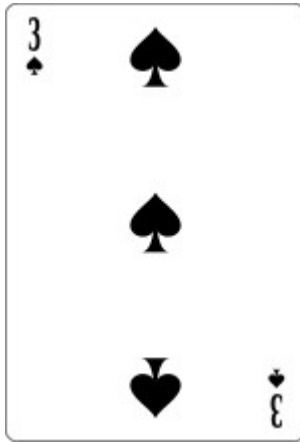


GEORGES MARS

# Le trois de pique



BeQ

**Georges Mars**

Grand roman policier

**Le trois de pique**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Littérature québécoise*

Volume 486 : version 1.0

# **Le trois de pique**

Collection *Grand roman policier*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

# I

## *Béland & Lalande, avocats*

C'était au début de juin.

Les énormes édifices de la rue Saint-Jacques étaient impuissants à empêcher la descente triomphale des rayons d'un chaud soleil de printemps qui faisaient suer la foule qui grouillait sur les trottoirs.

Un homme était debout au coin de la côte Saint-Lambert, en train de lire les bulletins de nouvelles affichés sur la façade extérieure de la « Presse ».

Soudain quelqu'un lui mit la main sur l'épaule.

L'autre tressaillit et se retourna brusquement.

— Ah ! ah ! rit le premier ; tu n'as pas la conscience tranquille, mon vieux Lalande.

– Au contraire, fit Lalande, j’ai non seulement la conscience tranquille mais j’ai la joie dans le cœur,

– Comment ça, donc ?

– Je pars en vacances ce soir,

– Tes affaires d’avocat sont tranquilles ?

– Oui, tu comprends, le terme de mai des assises criminelles est terminé, alors...

L’autre rit de nouveau :

– Lalande, le grand criminaliste, dit-il, n’a pas perdu une seule cause au cours de ces assises. Il a même sauvé un indubitable assassin de la corde.

L’avocat Lalande sourit :

– J’ai bien mérité un repos, dit-il, après un terme aussi chargé pour moi, avoue-le,

– Et où vas-tu comme ça ?

– Je vais, mon vieux, réaliser un vieux rêve : je pars ce soir en bateau faire le tour du Saguenay.

Il ajouta :

– Veux-tu maintenant m’excuser. Tu comprends, comme je pars ce soir et qu’il me reste quelques affaires de routine à régler, je n’ai pas une seule minute à perdre.

Prenant ainsi congé, il traversa la rue Saint-Jacques et pénétra dans l’édifice Thémis.

Il quitta l’ascenseur au sixième étage et s’arrêta pensivement en face d’une porte vitrée sur laquelle étaient peints ces mots :

Béland & Lalande, avocats,  
Roland Béland, C.R.,  
René Lalande, C.R.,  
Entrez s. y. p.

Il obéit à l’injonction de la dernière ligne et ouvrit la porte.

Dans l’antichambre, derrière un pupitre, une blonde jeune fille jolie à croquer était à taper avec dextérité sur sa machine à écrire.

– Bonjour, Gisèle, dit Lalande. Y a-t-il

quelque chose de nouveau pour moi ?

– Non, maître, répondit Gisèle Cimon. Il n’y a rien du tout.

L’avocat sourit :

– Vous allez pouvoir vous la couler douce pour quelques jours, Gisèle, dit-il ; car je pars ce soir. Ça vous fera la moitié moins d’ouvrage.

– Ainsi c’est décidé, maître ?

– Oui, Béland, mon associé est-il engagé ?

– Non, il est seul.

– Alors je vais lui parler.

Il frappa à la porte du bureau de Roland Béland et entendit sa voix qui permettait :

– Entrez.

Il poussa la porte.

L’associé de Lalande était assis à son pupitre.

Il leva la tête, abandonnant la lecture d’un volumineux dossier :

– Puis, René ? demanda-t-il.

– C’est décidé : j’ai mes billets ; je pars ce soir

respirer l'air salin du bas Saint-Laurent et l'atmosphère revigorante et fraîche du Saguenay.

– À quelle heure le bateau part-il ?

– À sept heures.

– Oui, je me rappelle maintenant ; car j'ai fait un voyage à Québec à bord de ce bateau l'an dernier.

Lalande demanda :

– Si j'ai des clients, tu t'en occuperas bien en mon absence, n'est-ce pas ?

– Mais certainement, mon vieux.

Béland soupira et sa figure se fit triste.

– Qu'as-tu donc, mon vieux ? lui demanda son associé.

– Oh ! toujours la même chose.

– Aimée te cause encore du trouble ?

– Oui, cette fois j'ai décidé qu'elle allait plier ou que notre mariage allait tout simplement casser.

– Qu'a-t-elle fait ?



– Cette nuit elle est entrée à trois heures du matin. C’est exiger de moi une confiance trop aveugle que je ne puis évidemment point lui donner.

– Tu as raison,

Béland eut un sourire qui avait quelque chose de triomphal :

– Tu sais, René, que le père d’Aimée est très riche ? demanda-t-il.

– Je ne l’ignore pas, non.

– Tu sais aussi qu’il est un grand honnête homme.

– Mais oui, où veux-tu en venir ?

– À ceci ; comme Aimée adore l’argent et particulièrement celui de son père, j’ai décidé qu’avec cette arme en main, Roland Béland, avocat, allait défendre Roland Béland, mari cocu.

– Oh ! tu vas peut-être trop loin. Je sais qu’Aimée est flirt, coquette et volage ; mais je ne crois pas qu’elle te trompe réellement.

– Fasse le ciel que tu dises vrai.

Roland se leva et se mit à arpenter la pièce de long en large.

Soudain il dit :

– Tiens, je m'en vais tout de suite, René.

– Et où vas-tu ?

– Régler une fois pour toutes la situation avec ma femme.

Comme Béland venait de mettre son chapeau et allait sortir, Lalande lui dit :

– J'ai un petit service à te demander, Roland.

– Avec plaisir.

– Viendrais-tu me reconduire au quai Victoria ce soir dans ta voiture ?

– Mais volontiers, J'irai te prendre chez toi vers 6.30 heures.

Il sortit et s'arrêta dans l'antichambre auprès de Gisèle Cimon qui tapait toujours fébrilement sur sa machine.

– Je m'en vais, Gisèle, dit-il. Vous pourrez fermer le bureau dès le départ de mon associé.

– Merci, Monsieur Béland.

Roland la taquina comme à son habitude :

– Pourquoi, demanda-t-il, appelez-vous toujours M. Lalande, Maître, tandis que moi, vous me donnez invariablement le titre de Monsieur.

Gisèle rougit :

– J’oublie toujours, s’excusa-t-elle.

Comme il descendait dans l’ascenseur il eut une idée drôle.

Si Gisèle appelait Béland Maître, n’était-ce pas parce qu’elle le considérait strictement comme un avocat ?

Mais alors ? ? ?...

Oui, si elle l’appelait, lui, Monsieur, c’est qu’elle le considérait non seulement comme un avocat, mais aussi comme un homme...

Comme un HOMME !

Un doux sentiment réchauffa tout son être.

À la grande stupéfaction du conducteur de l’ascenseur qui le regardait à ce moment, il hoch

négativement la tête.

Non, il ne fallait pas que Gisèle l'aimât.

Gisèle était trop bonne, trop pure, pour qu'il se permit de l'entraîner dans la fange.

## II

### *Une orageuse entrevue*

En entrant chez lui, Béland cria :

– Aimée, es-tu ici ?

– Oui.

Il venait d'accrocher son chapeau à la patère quand la jeune femme se présenta dans le corridor.

– Que me veux-tu, Roland ? demanda-t-elle.

Le mari posa une autre question :

– La bonne est sortie ?

– Oui, elle n'entrera qu'à la fin de la soirée. C'est son jour de congé.

– Alors nous sommes seuls tous deux ici ?

– Mais oui.

– Très bien. Suis-moi dans mon cabinet de

travail.

Elle pâlit légèrement et dit :

– Tu veux encore me faire une scène.

– Non, cette fois. Aimée, nous allons tâcher de discuter posément. Sans chicane ni hurlements. Si possible.

Elle le suivit dans le cabinet de travail.

Il s’assit dans sa chaise basculante et dit :

– Approche le fauteuil et assieds-toi en face de moi de l’autre côté du pupitre.

Elle obéit en riant nerveusement :

– Je suis, dit-elle, la petite fille méchante et toi, tu es le gros papa méchant loup.

Il la fixa d’un long regard pénétrant et remarqua :

– Tu viens de prononcer le nom de Papa. C’est une étrange coïncidence.

– Une coïncidence ?

– Oui, car c’est de ton père que je vais te parler.

– Ah !

– Oui.

Il se leva et marcha de l'autre côté du pupitre. Puis il se pencha sur sa femme, lui mettant les mains sur les épaules et lui plongeant les yeux dans les yeux :

– Me trompes-tu ? demanda-t-il.

Elle supporta son long regard, disant :

– Non, Roland, jamais je ne t'ai trompé, je le jure.

– En tout cas, Aimée, tu es sur la voie de l'adultère. Le flirt et la coquetterie exagérée mènent sûrement là. Il faut que cela finisse et tout de suite.

Il alla se rasseoir, annonçant :

– J'ai trouvé un moyen sûr de te mater.

Elle le regarda avec de l'inquiétude dans les yeux :

– Que veux-tu dire ? demanda-t-elle.

– Voici mon ultimatum, Aimée : je ne veux plus que tu ailles danser avec des hommes dans

les boîtes de nuit ; je ne veux plus que tu prennes de boissons alcooliques hors de ma présence. Tu ne sortiras plus seule le soir.

Elle protesta avec véhémence :

– Mais je ne suis plus une enfant, je suis en âge. Tu es affreusement jaloux.

Il éleva la voix à son tour :

– Tu vas faire ce que je te dis. Sinon j’appliquerai une sanction infaillible.

L’inquiétude reparut dans la figure de la jeune femme :

– Que ferais-tu donc ? voulut-elle savoir.

– Tu sais que tu n’es jamais satisfaite de ce que je te donne et que tu demandes de l’argent à ton père qui ne se fait pas prier pour te favoriser de très fortes sommes...

– Où donc veux-tu en venir, Roland ?

– Tu sais aussi que ton père a horreur de l’immoralité sous toutes ses formes. Si je relate à ton père la mauvaise vie que tu mènes et que je lui demande de te couper les fonds, je suis sûr



qu'il obtempérera à mes désirs. Surtout si j'y ajoute la menace du scandale de la séparation de corps sans pension alimentaire que je demanderai contre toi.

Aimée était très pâle. Elle baissa la tête :

– Tu gagnes, Roland, dit-elle.

L'avocat respira à l'aise :

– Enfin, dit-il, je vois qu'il te reste un peu de plomb dans la tête. Ainsi tu m'obéiras entièrement ?

– Oui.

– Plus de flirts, plus de sorties le soir sans moi, plus de boîtes de nuit, en mon absence ?

– Non, Roland.

Elle poussa un gros soupir,

Puis un éclair étrange illumina son regard, éclair que son mari ne vit pas, heureusement pour elle.

Elle dit :

– Je serai une bonne petite fille bien sage.

Se levant elle alla s'asseoir sur les genoux de Roland qu'elle embrassa avec une passion apparente.

Celui-ci, se laissant gagner, lui rendit son baiser au centuple.

– Mon petit mari adoré, dit-elle, je vois bien que tu as entièrement raison. J'ai été folle, sotté. Et je suis fatiguée de cette vie de danse et de John Collins. Je veux me reposer. Tiens, je partirai ce soir pour les Laurentides. J'irai passer quelques jours à Sainte-Agathe ou à Saint-Jovite.

Il hocha négativement la tête :

– Tu ne peux pas faire cela, dit-il.

– Mais pourquoi donc, mon amour ?

– Parce que je ne peux pas t'accompagner tout simplement. Lalande part en vacances ce soir au Saguenay. Il est absolument nécessaire que l'autre associé, moi, garde le bureau en son absence.

– Mais, mon mari, je veux tout simplement me reposer dans le calme revivifiant des montagnes du nord. Je n'ai pas besoin de toi pour cela.

Il ironisa :

– Je suppose, dit-il, qu'à Sainte-Agathe et à Saint-Jovite il n'y a pas d'homme, pas de salles de danse et point de Collins.

Elle éleva la voix, quittant les genoux de son mari :

– Vulgaire jaloux, dit-elle. Si papa n'aime pas l'immoralité, il ne prise guère la jalousie non plus.

Roland se fâcha :

– Très bien, dit-il, tu iras dans le nord. Pars ce soit si tu veux. Mais je t'avertis que je te fais suivre pas à pas par deux détectives privés qui me feront un rapport fidèle de ta conduite. Si elle est mauvaise, ton père lira le rapport et le juge de la cour de séparation de même.

Elle hurla :

– Lâche, goujat, voyou.

Mais il ne perdit pas son sang-froid :

– Je t'ai avertie, dit-il, au début de cette conversation qu'il n'y aurait pas de chicane. Je

vais tenir parole. Si tu veux te chicaner, fais-le avec ton ombre, ton ombre immorale.

Il se leva et ajouta :

– C'est tout. Je ne retire point une seule de mes paroles. Et je te quitte. L'air de cette maison est vicié. Je vais respirer l'air pur du dehors. Cette fois c'est moi qui boirai des Collins, et je ne rentrerai que tard ce soir. Attends-moi ou sors si tu l'oses. Je te préviens d'ailleurs que ma première démarche en sortant d'ici va être de requérir les services de deux bons détectives qui te suivront pas à pas.

Il sortit en faisant claquer la porte.

### III

#### *Au quai Victoria*

Après avoir engagé deux détectives privés, Roland Béland décida d'aller souper avec son associé.

Il lui demanda en entrant :

– As-tu de la boisson ici ?

– Mais oui.

– Eh bien, René, je pars sur une cuite ; tu vas me payer la traite.

Lalande éclata de rire :

– Tu es plus joyeux que tout à l'heure, mon vieux. Tu as eu une explication satisfaisante avec ta femme ?

– J'ai brûlé mes ponts derrière moi ; mais je crois que cette tactique va me réussir.

– Tant mieux. Tu prends un scotch ?

– J’aimerais mieux un Collins.

– Femmelette, va tu seras exaucé. Quand ils eurent pris une couple de rasades ils s’attablèrent et consommèrent un léger repas.

Il était à peine six heures lorsqu’ils se levèrent de table.

– Autant vaut que tu me conduises au bateau tout de suite, suggéra Lalande.

– Comme tu voudras, vieux.

René sortit deux valises et les plaça à l’arrière de la voiture.

Comme ils descendaient la rue Saint-Denis Roland dit à son associé :

– Vois-tu ce bar à droite ?

– Oui. Pourquoi ?

– C’est à ce petit estaminet que je viendrai ce soir et que je me saoulerai royalement. Il y a là un bijou de cabinet particulier où je serai tranquille et solitaire pour boire à mon goût.

– C’est bien la première fois de ta vie que tu

vas t'enivrer, Roland.

– Oui, René, ma femme a bu, mais chacun son tour dans le banc d'œuvres, n'est-ce pas ?

Ils passèrent près de l'ancien hôtel Viger et descendirent la petite côte qui conduit au quai Victoria.

Au bas de la côte un garde leur ordonna de stopper.

– Où allez-vous ? demanda-t-il.

– Au Saguenay, dit Lalande.

– Montrez votre billet.

René s'exécuta.

– Vous pouvez passer, dit-il.

S'adressant à Béland le garde ajouta :

– Je vais prendre votre numéro de licence, dit-il. Lorsque vous passerez ici dans quelques minutes, vous arrêterez pour que je biffe le numéro dans mon carnet.

Il termina en souriant :

– C'est la guerre. Vous comprenez, il faut être

prudent.

Ils pénétrèrent sur le quai et s'approchèrent du vapeur qui partait en croisière vers le Saguenay.

Roland stoppa sa voiture :

– Je t'accompagne à bord, René, dit-il : je t'aiderai en portant une de tes valises.

Lalande avait loué une des cabines les plus luxueuses du navire.

– Tu ne te mouches pas avec des pelures d'oignons, lui dit son associé en riant.

Il ajouta :

– Alors je te quitte, car j'ai une soif affreuse. Bon voyage.

Les deux hommes se serrèrent la main amicalement.

Avant de refermer la porte de la cabine, Roland dit :

– Surtout, mon vieux René, ne flirte pas trop : repose-toi.

– N'aies pas peur, copain.



## IV

### *À l'estaminet*

Comme il montait la rue Saint-Denis, Roland qui était fort prudent jugea qu'il était mieux pour lui de remiser sa voiture, car il ne serait plus en état de la conduire après les nombreuses libations qu'il se promettait de prendre.

Il entra donc l'auto dans un garage public non loin de la rue Mont-Royal, et il prit un taxi qui le conduisit à l'estaminet et au petit bijou de cabinet particulier.

Il était sept heures quand il entra là et l'avocat pensa : En ce moment même. René part pour le Saguenay.

Puis il prit coup après coup, mêlant malhabilement les Collins avec les scotchs et les vins avec la bière.

Il connaissait bien Euclide Latulippe, le propriétaire de l'établissement qui le servait personnellement depuis son entrée.

– Comment vont les affaires ? lui demanda-t-il.

– Elles iraient mieux sans le rationnement, maître.

Vers huit heures la vue de Roland commença à s'embrouiller.

Il s'endormit.

Quand il s'éveilla il était plus de dix heures.

Il se frotta les yeux :

– Où suis-je ? murmura-t-il.

À ce moment Euclide Latulippe pénétra dans le cabinet particulier et l'avocat se souvint.

Latulippe lui dit :

– Je vous ai laissé dormir tranquillement, maître. Maintenant que vous êtes éveillé vous devez avoir la gorge sèche.

– Évidemment, dit Roland, un bon Collins serait de mise.

– Je vais vous en apporter un immédiatement.

Le propriétaire ajouta :

– Voulez-vous de la compagnie pour vous distraire ? Il y a une espèce d'innocent ici. Il est comique. Je vais vous l'envoyer si vous le désirez.

Béland dit :

– Faites, mais faites donc. La solitude commence à me peser. Et apportez à cet innocent sa consommation favorite que vous me chargerez à moi.

Bientôt l'innocent entra.

L'avocat faillit crier de stupéfaction.

Le nouveau venu était vêtu d'un zoot-suit d'un rouge incroyable.

– Bonjour, illustre disciple de Thémis, dit-il.

– Vous me connaissez ? fit Béland surpris.

– L'honorable Euclide Latulippe vient de me dire qu'un noble membre du barreau de chaise voulait que je lui serve mes platitudes. Me voici à vos pieds, grand seigneur.

Il se prosterna et baisa la main de Roland qui éclata de rire.

Puis il sortit de sa poche un paquet de cartes à jouer.

Il mêla longuement les cartes et présenta le paquet à l'avocat :

– Prenez une de ces cartes, une seule, dit-il, et ne me révélez pas l'identité de cette carte.

Amusé, Béland s'exécuta.

L'innocent réfléchit longuement puis déclara avec solennité :

– Mon ami, je vous plains. Vous allez très prochainement avoir une grande contrariété. Car c'est le trois de pique que vous cachez dans votre main.

C'était en effet le trois de pique.

L'innocent reprit :

– Prenez une autre carte, dit-il. Mais auparavant redonnez-moi votre carte que je les mêle toutes.

Quand il eut une seconde carte dans la main

l'avocat pâlit légèrement pendant que l'inconnu lui disait :

– C'est grave, très grave, maître. Vous allez avoir beaucoup de trouble, et du trouble immédiat. En effet vous venez encore de choisir le trois de pique quand il y avait pour vous 51 chances contre une que vous ne le choisissiez pas.

Roland inquiet malgré lui demanda :

– Quel est donc votre nom, mon ami ?

– Je m'appelle Matamor le Prophète.

Et le fou éclata de rire.

– L'avenir est sombre pour vous, maître ; mais prenez une troisième carte et je prédirai avec plus de précision votre avenir.

Lorsque l'avocat se fut exécuté, cette fois avec un peu de répugnance, l'innocent s'écria :

– Cette fois c'est définitivement mortel pour vous ; vous avez encore choisi le trois de pique.

La voix changée, Roland dit :

– Que va-t-il donc m'arriver ?

– Vous allez être accusé de meurtre.

– Hein ?

– Oui, Matamor le Prophète ne se trompe jamais.

Le fou se leva et, mettant le doigt directement sur le nez de son interlocuteur, éclata de rire.

Puis il tendit à l’avocat le paquet de cartes, disant :

– Examinez les cartes une à une, maître.

L’avocat obéit.

À mesure qu’il repassait les cartes tel que demandé, une stupéfaction de plus en plus profonde se répandait sur son visage.

Puis il éclata de rire :

– Pas étonnant que j’ai toujours choisi le trois de pique, hein, Matamor, dit-il.

Le fou répondit :

– Évidemment, puisqu’il y a 52 trois de pique dans ce paquet truqué.

Il ajouta :

- Avez-vous aimé mon petit jeu, maître ?
- Oui, mais c'est un jeu à donner la chair de poule.
- Vous ne m'en voulez pas ?
- Pas le moins du monde.
- Alors vous me payez la traite ?
- Très certainement.

## V

### *L'arrestation*

Il était onze heures quand Roland Béland arriva en taxi chez lui.

Comme il payait le chauffeur avant de sortir de la voiture il fut étonné de voir que toutes les fenêtres de sa demeure étaient brillamment illuminées.

Quand il fut rendu sur le trottoir il fut plus surpris encore.

En effet il y avait un constable de faction à sa porte.

Il lui demanda :

– Que faites-vous ici, pour l'amour du ciel ?

– Et vous ? demanda le policier goguenard, avec la fine politesse coutumière à toutes les polices.



Béland répondit avec impatience :

– Je demeure ici. Cela doit me donner le droit d’entrer. Laissez-moi passer.

– Je ferai mieux que vous laisser passer, dit le constable. Je vais vous accompagner à l’intérieur en vous tenant solidement par le bras.

Quand l’avocat entra dans son salon il reconnut parmi le groupe qui y était le capitaine-détective Lemont qu’il connaissait bien.

– Que s’est-il passé chez moi, grands dieux, Jean ? demanda-t-il.

– Lâchez cet homme.

À Béland il dit :

– Suivez-moi, maître.

Ils longèrent le corridor et montèrent l’escalier-conduisant au deuxième étage, après quoi ils pénétrèrent dans une chambre à coucher.

L’avocat poussa un cri de surprise douloureuse.

Sa femme était étendue sur le lit sans vie, à demi-défigurée par des coups brutaux au visage.

La capitaine Lemont demanda :

– C'est votre femme, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est Aimée.

Jean toussa :

– Je regrette bien, dit-il ; mais je me vois obligé de vous poser les questions d'usage.

– Allez, mon ami, allez.

Lemont commença :

– Vous vous entendiez bien avec votre femme ?

Roland pâlit.

Il se remémora la récente prédiction de l'innocent, Matamor le Prophète.

Se pouvait-il qu'elle se réalisât ?

Il y a bien des mystères dans la vie.

Le matamor était-il réellement un prophète ?

Il murmura bêtement :

– Un prophète en zoot-suit.

– Que dites-vous ? demanda Lemont surpris.

– Oh ! rien, répondit l’avocat soudain très las.

Le détective reprit :

– Vous n’avez pas répondu à ma question.

Comment allaient vos affaires de ménage, maître ?

Roland fut surpris de s’entendre murmurer ;

– Mal, très mal même.

Oui, c’est cela, pensa-t-il, il vaut mieux que je dise la vérité, toute la vérité. Et à la grâce de Dieu.

– Vous vous chicaniez ? demanda Lemont.

– Oui.

– Souvent ?

– Très souvent, oui.

– À propos de quoi ?

– Ma femme sortait trop.

– Où allait-elle ?

– Dans les boîtes de nuit.

Béland ajouta :

– De sales trous.

Le détective questionna :

– Avec des hommes naturellement, je suppose ?

– Elle dansait et buvait avec des hommes, oui.

– Vous étiez jaloux ?

– Oui, avoua misérablement l’avocat.

– Quand avez-vous eu votre dernière querelle ?

– Cet après-midi même.

Le détective demanda :

– Que lui avez-vous dit alors ?

– Je l’ai menacée de lui faire couper les vivres par son honorable père si elle ne s’amendait pas.

Le détective mit alors amicalement la main sur l’épaule de Béland :

– Maître, dit-il, je ne vous soumettrai pas aux indignités d’un troisième degré. Avouez-moi franchement : avez-vous dans un moment de colère tué votre femme ?

Ainsi, pensa Roland découragé, les choses en

sont rendues là : On m'accuse de meurtre.

Il répondit :

– Non, Jean, je n'ai pas tué Aimée.

Le détective continua son questionnaire :

– Vous avez engagé deux détectives privés pour surveiller les allées et venues de votre épouse ?

– C'est vrai.

– Ces deux détectives ont passé la soirée à votre porte. Un peu avant dix heures un homme est entré ici. Il faisait très noir au dehors. Les détectives ont cru que c'était vous qui entriez. Quelques minutes se passèrent, puis les deux détectives entendirent d'horribles cris de détresse sortir de votre maison : des cris de femmes. Ils eurent quelques instants d'indécision. C'est pendant qu'ils se demandaient ce qu'ils allaient faire que l'homme sortit en courant et disparut dans la nuit. N'étant que des détectives privés ils n'étaient pas qualifiés pour perquisitionner ; alors ils appelèrent la Sûreté. À notre arrivée, le médecin de la police fit remonter la mort de votre

femme aux alentours de dix heures, c'est-à-dire pendant que l'homme mystérieux était dans la maison.

Lemont dit :

– Maître, êtes-vous cet homme mystérieux ?

L'avocat hocha négativement la tête :

– Non, dit-il, je n'ai pas tué ma femme.

Béland ajouta en demandant :

– De quoi Aimée est-elle morte, Jean ?

– L'assassin l'a frappée violemment avec une statue en métal que nous avons retrouvée par terre près du lit. Il y avait des cheveux et du sang coagulé après la statue. La victime est morte d'une double fracture du crâne.

Le détective reprit :

– Voulez-vous, maître, me relater en détail ce que vous avez fait après votre altercation avec votre femme cet après-midi ?

– Volontiers.

– Commençons par immédiatement après.

– Je quittai la maison en disant à ma femme que je ne reviendrais que tard dans la soirée.

– Où êtes-vous allé en sortant d'ici ?

– Je me suis rendu directement chez mon ami et confrère René Lalande.

– Votre associé professionnel ?

– C'est cela.

– Et après ?

– J'ai soupé avec lui.

– Quand l'avez-vous quitté ?

– Je ne l'ai pas quitté alors. J'ai été le reconduire au bateau qui est parti ce soir en croisière pour le Saguenay.

– Et maître Lalande est parti en bateau ce soir ?

– Oui.

– À quelle heure ?

– À sept heures.

– Qu'avez-vous fait ensuite ?

– J'ai passé la soirée chez Euclide Latulippe

qui tient un petit bar rue Saint-Denis.

– Avez-vous des témoins de cela ?

– Sans doute, c'est M. Latulippe lui-même qui m'a servi.

Roland ne put s'empêcher de sourire.

– J'ai été honoré de la visite d'un fou qui s'est baptisé lui-même Matamor le Prophète.

– Avez-vous rencontré d'autres personnes au cours de la soirée ?

Béland réfléchit :

– Seulement le garde qui surveille les abords du quai Victoria, dit-il.

Lemont prit une résolution. Il consulta sa montre :

– Ces gardes changent à minuit, dit-il. Venez avec moi, maître ; nous allons interroger votre garde.

Quand il furent rendus aux abords du quai Victoria, le garde les arrêta.

– Police, dit Lemont.



Il ajouta en braquant la lampe de poche dans le visage de Béland :

– Avez-vous vu cet homme ce soir, garde ?

Celui-ci examina longuement l’avocat :

– Oui, dit-il, je me rappelle distinctement ; monsieur est venu reconduire un autre homme au vapeur qui est parti ce soir pour le Saguenay.

Le capitaine poussa un léger soupir de satisfaction :

– Jusqu’ici tout va bien, Maître, dit-il. Nous allons continuer.

Béland poussa un petit cri :

– J’ai oublié quelque chose, expliqua-t-il.

– Quoi donc ?

– Après avoir laissé Lalande au bateau, j’ai été serrer ma voiture dans un garage public de la rue Saint-Denis au sud de l’avenue Mont-Royal. L’employé qui a reçu mon char me reconnaîtra sans doute.

– Je l’espère pour vous sincèrement, dit le capitaine.

L'employé en question était encore de service à l'arrivée des deux hommes.

Il s'adressa à Béland :

– Je croyais que vous ne viendriez chercher votre voiture que demain, dit-il. Je l'ai remise derrière plusieurs autres chars. Ça va être long.

Lemont dit :

– Laissez faire. Ainsi cet homme est venu ici ce soir ?

– Mais oui, fit l'employé de garage surpris.

– À quelle heure ?

– Je ne sais pas au juste. Le soleil se couche très tard au mois de juin, et ça me mêle. De plus il y a l'heure deux fois avancée...

– Était-il après sept heures ?

L'employé répondit :

– Évidemment qu'il était après sept heures.

– Comment ça, évidemment ? fit Lemont étonné.

Le mécanicien rit :

– C'est que je commence à sept heures chaque soir et que le patron ne m'a pas pris une seule fois à arriver avant mon temps.

Les deux hommes ne purent s'empêcher de sourire.

Ils prirent congé du garagiste.

– Et maintenant où allons-nous, Jean ? demanda l'avocat.

– Chez Euclide Latulippe naturellement.

L'estaminet de Latulippe était encore ouvert et le propriétaire en personne trônait derrière le bar.

Lemont fit voir sa badge.

– Qu'ai-je fait de mal cette fois ? demanda Latulippe en badinant.

– Rien que je sache, répondit le détective. Ce n'est pas pour cela que je suis venu.

Il indiqua Roland Béland du doigt :

– Connaissez-vous cet homme ? demanda-t-il.

– Mais oui, c'est maître Béland.

– Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

Latulippe se gratta la tête et répondit :

– C'est difficile à dire : maître Béland est venu ici la dernière fois il y a quinze jours ou trois semaines.

Lemont fronça les sourcils et Béland s'écria d'une voix blanche et tremblante :

– Mais, Latulippe, je suis venu ici ce soir. Ce soir même.

– C'est possible, maître, mais je ne vous ai pas vu.

Lemont demanda :

– Avez-vous passé la soirée entière ici ?

– Mais oui, répondit le propriétaire de l'établissement.

– Et vous n'avez pas vu l'avocat Béland ?

– Non.

– Vous êtes prêt à le jurer ?

– Certainement.

Le découragement, presque le désespoir, s'empara de l'avocat.

Puis il décida de lutter :

– Mais, Latulippe, c’est vous-même qui m’avez servi toute la soirée dans votre petit cabinet particulier.

Le propriétaire de l’établissement hochait négativement la tête :

– Cela ne vous sert à rien d’insister, Maître, je ne vous ai pas vu ce soir.

Béland se fit suppliant :

– Vous connaissez l’homme au trois de pique, dites...

Latulippe se tourna vers le détective et remarqua :

– Il s’agit d’une cause de folie subite, n’est-ce pas ? Pauvre maître, va...

L’avocat implora encore :

– Dites, Euclide, vous connaissez l’individu au zoot-suit...

Mais Euclide se contenta de regarder Lemont avec commisération :

– Pauvre avocat Béland, dit-il.

La voix de Roland se fit rageuse. Il hurla :

– Latulippe, vas-tu prétendre que tu ne connais pas Matamor le Prophète ?

Latulippe dit à Lemont :

– Savez-vous que j'ai peur de lui. Il commence à devenir furieux.

Roland se laissa tomber les bras de découragement.

Puis il tendit les mains au capitaine :

– Je sais ce qui s'en vient, dit-il ; je suis avocat et criminaliste par dessus le marché. Passe-moi les menottes, Jean. Ton devoir c'est de m'arrêter pour le meurtre de ma femme. Meurtre dont, aussi vrai que Dieu existe, je suis innocent.

Le capitaine lui passa silencieusement les menottes aux poignets.

Puis il dit :

– Venez, maître.

Quand ils furent installés dans l'auto, Lemont demanda :

– Êtes-vous réellement fou ?

– Jean, j’ai toute ma tête à moi.

– Si le médecin aliéniste vous donne raison, je vends ma langue aux chats. Un criminaliste célèbre comme vous aurait pu se procurer un alibi étanche. Or vous venez de m’en présenter un qui est plein des pires trous. Cet alibi va vous faire couler à pic, Maître. Si vous êtes coupable, vous êtes un imbécile ou un aliéné.

– Qu’êtes-vous alors ?

– Je suis un innocent, victime d’un odieux « frame-up ».

Le détective demanda :

– Mais qui donc vous en veut au point de vous mettre la corde au cou ?

Dans une immense vague de désespoir Roland répondit :

– Je ne sais pas.

Il y eut un long silence.

Puis l’avocat se rappela sa sténographe Gisèle Cimon, celle qui appelait Lalande Maître mais qui l’appelait, lui, Monsieur.

Il dit au capitaine :

– J’ai une grande faveur à te demander, Jean.

– Laquelle ?

– Oh ! ce te sera facile de m’exaucer. Tu vas m’enfermer cette nuit dans une cellule de la Sûreté, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Je voudrais dès que je serai en cellule que tuailles chercher chez elle ma sténographe Gisèle Cimon. Je vais te donner son adresse.

Après un court silence, le capitaine répondit :

– Ce n’est pas tout à fait conforme aux règlements ; mais je ferai cela pour vous, maître.



## VI

### *L'enquête du coroner*

Il était trois heures du matin quand le tourne-clefs ouvrit la porte de fer de la cellule.

Gisèle était là toute tremblante devant Roland, accompagnée du capitaine Lemont.

En le voyant elle éclata en sanglots et se jeta dans ses bras.

Il l'éloigna doucement de lui et les deux policiers se retirèrent.

Quand ils furent seuls il lui demanda :

– Me croyez-vous coupable, Gisèle ?

Elle se jeta de nouveau dans ses bras :

– Oh ! comment pouvez-vous dire, monsieur ! je proclamerai au monde entier votre innocence.

– C'est bien vrai que je suis innocent, Gisèle.

Il soupira. :

– Et cependant, ajouta-t-il, je serai pendu.

– Non, non, monsieur, c'est impossible ; il y a un Dieu dans le ciel ; il ne peut pas permettre cela.

– Gisèle...

– Monsieur...

– Je vais mourir.

Il sourit misérablement.

– Je vais mourir et ma femme est morte. Je suis prisonnier, Gisèle, mais je suis aussi libre d'un lien qui m'empêchait de vous dire certaines choses.

Il se fit tendre :

– Gisèle...

– Monsieur...

– Ne m'appellez plus Monsieur.

– Non ?

– Appelez-moi Roland.

– Oh !

– Comprenez-vous, Gisèle ?

Elle baissa la tête timidement en rougissant.

– Comprenez-vous, ma chérie ? répéta-t-il.

Faiblement elle dit :

– Je... je crois que... oui.

Il la prit dans ses bras :

– Gisèle, je puis vous le dire maintenant, je vous aime.

Elle murmura :

– Il me semble que je vous ai toujours aimé, moi, Roland sans jamais vouloir me l'avouer.

– Pauvre chérie, je suis bien égoïste de vous révéler mon amour.

Il eut un rire lamentable :

– L'amour à l'ombre du gibet, dit-il.

Elle protesta avec une véhémence farouche :

– Non, non, pas cela, vous ne pouvez pas mourir ; vous ne mourrez pas, Roland.

Elle ajouta triomphalement ;

– Je connais quelqu'un qui va vous sauver.

– Mais qui donc, Gisèle ?

– Le plus grand criminaliste de Montréal, maître Lalande, votre associé.

Comme un naufragé il s'accrocha à cette planche de salut à laquelle il n'avait pas encore pensé :

– Oh ! oui, dit-il, s'il y a quelqu'un qui puisse me sauver, c'est bien René.

Toute excitée, Gisèle dit :

– Il n'y a pas une minute à perdre, mon chéri. Je vous quitte pour aller télégraphier à maître Lalande. De cette façon mon télégramme le rejoindra sur le bateau à son arrivée à Québec.

Avant de quitter l'avocat elle l'embrassa encore longuement :

– Vous vivrez, Roland, promet-elle ; vous vivrez, et nous serons bien heureux tous deux.

\*

Ce n'est que tard l'après-midi suivant que

Lalande se présenta à la cellule de son associé.

– Dès que j’ai su, dit-il, j’ai pris le premier train. Mais avant de te voir je me suis mis au courant de ta cause.

L’accusé demanda avec anxiété :

– Et qu’en penses-tu ?

– Avant d’aller plus loin je vais te poser une question que j’ai, tu le sais, l’habitude de poser à tous mes clients avant de les défendre : Roland, es-tu coupable ?

Béland prit un air peiné :

– Oh ! fit-il, peux-tu croire cela ?

– Non, mais...

– Eh bien, je suis innocent, je le proclame hautement.

Lalande dit alors :

– Dans ce cas l’affaire est claire. Tu es la victime d’un parfait « frame-up ».

– C’est ce que je disais à Lemont.

Lalande sortit un carnet de sa poche :

– Donne-moi, dit-il, une liste complète de tous les ennemis. Je ferai faire une enquête dans chaque cas.

De nouveau le découragement le plus complet s'empara de Béland :

– C'est que, dit-il, je ne me connais pas un seul ennemi.

L'autre insista :

– Pourtant il y a quelqu'un qui t'en veut au point de vouloir te faire pendre.

Les deux hommes discutèrent quelques minutes encore sans aboutir à rien qui vaille.

Puis Lalande dit :

– L'enquête aura lieu demain matin en Cour du Coroner. Je me propose d'y être un spectateur parfaitement silencieux. Je ferai de même lors de l'enquête préliminaire. Ce n'est qu'à la grande finale devant les jurés aux assises que je sortirai mes batteries. Approuves-tu cette conduite ?

– Comme tu voudras, mon vieux, je ne suis pas en état actuellement de te conseiller comme avocat ; je ne suis plus qu'une pauvre loque

humaine en danger de mort, de mort  
ignominieuse.

\*

À l'enquête du coroner il n'y eut qu'un  
témoin, le capitaine Lemont.

Le procureur de la Couronne lui demanda :

– Béland vous a dit, qu'il avait un alibi ?

– Oui.

– Il a prétendu, qu'il avait passé la soirée avec  
Euclide Latulippe à l'estaminet de ce dernier ?

– Oui.

– Latulippe a-t-il confirmé cet alibi ?

Le coroner interrompit :

– Je ne puis, dit-il, permettre une preuve de  
ouï-dire sans le consentement de l'avocat de  
Béland.

René Lalande se leva :

– L'attitude de mon client, dit-il, est très

simple. Avec son autorisation je ne poserai aucune objection à ce stade des procédures.

Le procureur de la police répéta :

– Témoin Lemont, Latulippe a-t-il confirmé l’alibi du suspect ?

– Non, au contraire, il a affirmé emphatiquement qu’il n’avait pas vu Béland depuis quinze jours au moins.

– Le suspect avait-il un autre témoin de son hypothétique alibi ?

– Qui donc ?

– Il prétend que pendant la soirée chez Latulippe il a rencontré un certain original qui se nomme Matamor le Prophète et qui parcourait la ville vêtu d’un zoot-suit flamboyant.

– Qu’a dit Latulippe de cette assertion ?

– Il a prétendu qu’il n’avait jamais vu ou entendu parler de pareil personnage de carnaval.

Le coroner contempla le suspect de curieuse façon. Cependant il ne demanda rien autre aux jurés que de rendre un verdict suivant la preuve.



Ceux-ci délibérèrent quelques minutes à peine.

Leur décision ne surprit pas le prisonnier mais elle lui serra le cœur.

– Nous tenons, dit le président, Roland Béland criminellement responsable de la mort de son épouse.

Immédiatement après, le pauvre Béland comparut devant un juge de la cour de police au nouveau palais de justice de la rue Notre-Dame.

Les procédures furent retardées à ce point par un long conciliabule à voix basse entre l’avocat de la Couronne et Lalande.

Puis celui-ci se dirigea vers son client et ami :

– Roland, dit-il, on va demander de te faire subir un examen mental. Me conseilles-tu de m’opposer à cette demande ?

Béland dit avec un sourire misérable :

– Ainsi on me croit fou.

– C’est ton histoire du matamor en zoot-suit qui a laissé chez plusieurs l’impression que tu n’es pas sain d’esprit.

L'accusé releva fièrement la tête :

– Alors, dit-il, ne t'oppose pas à la demande d'examen mental. Je saurai bien faire face à toutes les questions compliquées du docteur Plouffe.

Le juge ordonna donc l'examen mental et Béland fut transporté à la prison de Bordeaux où on le plaça sous observation dans un des hôpitaux de l'institution.

## VII

### *L'enquête préliminaire*

L'enquête préliminaire ne fut qu'une répétition de l'enquête du coroner avec en plus le témoignage du médecin aliéniste.

À une question du juge le Docteur Plouffe répondit :

– L'accusé, selon moi, jouit de la pleine possession de toutes ses facultés mentales.

– Il n'y a aucun doute dans votre esprit à ce sujet, docteur ?

– Pas le moindre. Votre Honneur.

Lo magistrat condamna donc Béland à subir son procès au terme de septembre des assises criminelles, devant ses douze pairs.

C'est alors que commença la longue attente du pauvre Roland.

On l'avait enfermé dans une cellule solitaire de l'aile « A » à Bordeaux.

Il faisait terriblement chaud dans cette cellule non aérée et moyen-âgeuse.

Les mouches et les moustiques le dévoraient littéralement.

Heureusement qu'il ne manquait pas d'argent et qu'il pouvait s'acheter une nourriture spéciale au magasin de la prison ; car la nourriture ordinaire des prisonniers était non seulement insipide mais dégoûtante.

Parfois il était si découragé qu'il songeait sérieusement à se suicider.

Mais alors l'image radieuse de Gisèle lui apparaissait et il en était encouragé.

Et Gisèle elle-même venait le voir le plus souvent possible, faisant l'admiration du gouverneur de la prison à qui elle arrachait permissions de visite après permissions de visite, tant et si bien que le gouverneur lui dit un jour en souriant :

– Mademoiselle, vous me faites tellement

violer mes propres règlements que je me verrai obligé de me dénoncer moi-même à mon supérieur, le shérif.

Les premières fois qu'elle vint à Bordeaux, Gisèle dut voir son patron et ami, séparée de lui par un grillage.

Mais elle se plaignit à René Lalande qui lui dit :

– Je vais vous obtenir la permission de voir Roland au parloir des avocats.

Cette permission il finit par l'obtenir non sans grandes difficultés.

Ce fut une joie divine alors pour les deux amoureux à chaque visite que de se serrer l'un contre l'autre et de s'embrasser longuement.

Gisèle faisait son plus grand possible pour relever le moral de Roland.

Mais au fond une effroyable inquiétude l'étreignait.

Un jour elle avait demandé à Lalande :

– Dites-moi sincèrement, maître, monsieur

Roland a-t-il des chances d'être acquitté ?

René fronça les sourcils :

– Je perds rarement mes causes, vous le savez, dit-il. Or j'ai une peur effroyable de perdre celle-là.

Le cœur de la jeune fille se serra tellement qu'elle faillit perdre connaissance.

– L'avenir est donc si noir que cela, dit-elle d'une voix déchirante.

– Malheureusement oui.

Elle se tordit les mains :

– Il faut, oh ! il faut faire quelque chose, implora-t-elle. Sûrement, maître, vous ne le croyez pas coupable ?

– Il est évidemment innocent, répondit l'avocat. Il s'agit très certainement d'un « frame-up ». Roland a un terrible ennemi et il ne le connaît pas. S'il nous est impossible d'obtenir son identité, je crains terriblement que mon associé n'aille à la potence.

– Oh ! il faut retracer ce sinistre individu. Dès

après cette conversation Gisèle se rendit en toute hâte à la prison.

Après avoir longuement embrassé Roland comme d'habitude, elle lui dit :

– Cherche, mon chéri, fouille dans le tréfonds de ta mémoire et tâche de trouver le nom de ton mortel ennemi inconnu.

Roland eut un mouvement de tête découragé :

– C'est inutile, ma petite Gisèle, depuis plus de deux mois je cherche ; j'en deviens parfois presque fou. C'est inutile, je ne trouve pas.

Cette fois Gisèle n'eut pas la force de retenir ses larmes.

Ce fut Roland qui l'encouragea, se forçant, à prendre un air léger.

– Oh ! je ne suis pas découragé, mon amour, dit-il. L'aumônier vient me voir quotidiennement dans ma cellule et je crois comme lui que le bon Dieu est plus fort que le diable. Courage, ma petite Gisèle, le soleil va se lever de nouveau et poindre à l'horizon.

Oui, le soleil se leva ; mais c'était le matin du

procès de Béland en cour d'assises.

Le soleil se leva, mais il ne perça pas les nuages du désespoir de l'accusé.

En effet l'après-midi même il était déclaré coupable de meurtre.

Le président du tribunal coiffa froidement le chapeau noir et demanda :

– Avez-vous quelque chose à dire avant que je passe sentence contre vous ?

Roland dit alors d'une voix forte :

– Votre Seigneurie, je suis l'innocente victime d'un ennemi inconnu.

Le juge reprit :

– Béland, vous avez été trouvé coupable par vos pairs. Coupable de meurtre. La sentence de ce tribunal est que, le 7 novembre prochain, vous soyez pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'en suive.

Au premier rang des spectateurs on entendit alors un grand cri et Gisèle tomba sur le parquet sans connaissance.



## VIII

### *La visite de Jean Lemont*

Toute cette journée-là et le lendemain, Gisèle vécut dans un monde noir peuplé de désespoirs intermittents remplacés par des espoirs impossibles.

Au milieu de cette éclipse presque totale de son cœur et de tout son être elle accomplissait au bureau de René Lalande sa besogne routinière.

Cet après-midi-là elle avait obtenu la permission d'aller voir Roland dans sa cellule de condamné à mort lorsqu'elle reçut une visite inopinée qui la surprit d'abord puis qui lui donna soudain, elle ne savait pas pourquoi, un immense espoir.

Dès son entrée le capitaine Jean Lemont demanda ;

– Maître Lalande est-il ici ?

– Non, il est à la cour.

Le détective sourit :

– Vous allez faire l'affaire pareillement, mademoiselle, dit-il. Je viens à propos de Roland Béland.

– Oui ?

– J'ai bien réfléchi depuis sa condamnation.

– Ah !

– Et franchement je ne le crois pas coupable. Je vais vous dire pourquoi et quand Maître Lalande rentrera vous lui relaterez notre conversation si vous le voulez bien. D'ailleurs j'ai besoin de vous.

Le cœur de Gisèle bondissait dans sa poitrine.

Elle répéta machinalement :

– Vous avez besoin de moi...

– Oui. Mais d'abord laissez-moi vous prévenir que je ne viens pas ici en ma qualité officielle. Ce n'est pas Jean Lemont, capitaine détective, qui est devant vous, c'est Jean Lemont, simple

citoyen. Vous comprenez ?

– Oui, fit Gisèle.

Elle ajouta d'une voix qui tremblait :

– Vous qui le croyiez coupable, dites-moi ce qui vous le fait croire innocent maintenant.

– Volontiers, mademoiselle. J'ai bien réfléchi depuis deux jours. Je savais Béland exceptionnellement intelligent. Le médecin aliéniste a confirmé mon opinion. Intelligent comme il l'est, il est impossible qu'il ait pu délibérément fabriquer un alibi aussi imbécile.

Gisèle demanda surprise :

– Mais que voulez-vous dire ?

– Simplement que son alibi est réel.

– Je ne comprends pas très bien.

– Je vais vous expliquer ; je suis maintenant certain que Béland est réellement allé à l'estaminet de Latulippe le soir du meurtre et qu'il y a bel et bien rencontré ce personnage d'opéra-bouffe Matamor le Prophète.

– Alors Latulippe a menti ?

– Oui.

– Mais comment lui faire avouer son parjure ?

Le capitaine dit alors :

– J’ai fait ce matin une discrète enquête sur Latulippe. Il aime trop les femmes, les belles femmes. Comprenez-vous où je veux en venir ?

– Mais non, monsieur Lemont.

Le détective prit un air joyeux :

– C’est ici que j’ai besoin de vous, expliqua-t-il. Vous êtes jolie. Latulippe, si vous savez le flatter, tombera pour vous. Vous lui ferez prendre beaucoup de boisson. Le vin délie les langues, comprenez-vous ?

La jeune fille rougit.

– Qu’il soit bien entendu que vous ne ferez rien de mal, dit le détective.

– Évidemment je consens, monsieur, puisqu’il s’agit de sauver l’être qui m’est le plus cher au monde.

Une heure plus tard elle annonçait la nouvelle à Roland qui ne pouvait pas la toucher maintenant, séparé qu'il était d'elle par de gros barreaux de fer, dans la sombre cellule des condamnés à mort.

Béland s'accrocha avec enthousiasme à cette dernière planche de salut.

– Dieu a enfin parlé, Gisèle, dit-il.

– Dans quelques jours tu seras libre, mon chéri, promit-elle.

\*

À son retour au bureau elle relata l'affaire à René Lalande qui manifesta un enthousiasme débordant et approuva entièrement le plan.

On décida qu'elle irait à l'estaminet de Latulippe le soir même.

\*

Gisèle allait quitter le bureau quand elle reçut un appel téléphonique.

C'était Lemont qui appelait :

– Mademoiselle, dit-il, je désire que vous me teniez au courant de vos allées et venues afin que je ne sois jamais loin de vous pour vous protéger.

Elle répondit :

– Eh bien voilà, capitaine. À sept heures ce soir je serai à l'estaminet de Latulippe.

## IX

### *GisèleC. détective*

Réellement ce fut facile, trop facile pour Gisèle.

Elle n'eut même pas la peine de flirter avec lui ; ce fut lui qui flirta de suite avec elle.

Naturellement elle l'encouragea et il ne fut pas lent à lui dire :

– Mademoiselle, j'ai un joli cabinet particulier. Venez donc vous y asseoir avec moi.

Elle se garda bien de refuser l'invitation.

Quand ils furent seuls elle lui dit :

– Voulez-vous, nous allons prendre une petite brosse ?

– Volontiers, ma belle, si tu me dis ton petit nom et si tu m'appelles Euclide.

Elle dit alors, surmontant sa répugnance :

– Euclide, je me nomme Gisèle.

Il s’approcha d’elle et voulut l’embrasser.

Gentiment et habilement elle se dégagea :

– Pas si vite, pas si vite, Euclide, dit-elle, buvons d’abord.

Il alla chercher un Collins et un scotch.

D’un seul trait il but le scotch.

Pendant qu’il avait le dos tourné Gisèle jeta le contenu de son verre dans un coin, sur le plancher.

– Apporte donc de la boisson, Euclide, dit-elle, imitant presque parfaitement un commencement d’ivresse. Un verre à la fois, pouah ! tu es bien peigne, mon amour.

Cette fois Latulippe emplit la table de scotchs et de Collins.

Un quart d’heure plus tard, sous l’aiguillonnage constant de Gisèle, il commençait à être éméché pour de bon.

Gisèle lui dit d’une voix qu’elle s’efforça de



rendre bafouilleuse :

– Mon chéri, tu es un grand homme.

L'autre se gonfla la poitrine ; mais la curiosité l'emporta et il voulut savoir pourquoi il était un grand homme ?

– Comment ça ? demanda-t-il.

– Tu fais condamner les grands assassins à mort avec tes témoignages. Je te dis que tu démolis ça un alibi, toi.

Latulippe éclata d'un gros rire épais :

– Je suis bien plus grand homme que tu ne le crois alors, dit-il.

Mais Gisèle ne voulut pas le pousser davantage pour le moment du moins.

Elle dit :

– Bois donc, mon petit chou, bois donc.

Il ne se fit pas prier pour avaler trois verres de scotch.

Quelques instants plus tard sa voix se fit affreusement pâteuse.

– Si tu veux sortir avec moi, offrit-il, je vais te révéler un gros secret.

– Mais, grand fou, c’est bien ce que je désire le plus.

– Alors embrasse-moi.

– Non, non, pas tout de suite, après que tu m’auras révélé ton si gros secret.

Latulippe qui s’était approché d’elle en titubant, s’écroula de nouveau dans son fauteuil et dit :

– Correct, mon petit loup. Oui, je suis un bien plus grand homme que tu ne crois.

– Mais explique-toi.

– Volontiers, mon témoignage contre Béland va me rapporter \$100 par mois ma vie durant. Une belle rente viagère, n’est-ce pas ? Et maintenant embrasse-moi.

– Non, non, pas encore, pas avant que tu ne m’aies dit le nom de l’homme qui te paye cette rente. Il est riche vrai, et je voudrais bien pouvoir le faire chanter comme ça, moi aussi.

Latulippe éclata de nouveau de son gros rire épais :

– Adorable petit curieuse, dit-il, je vais te dire ce nom. Mais il ne faudra pas que tu le répètes à l'âme qui vive.

Le cœur de Gisèle se mit à bondir dans sa poitrine.

Ça n'avait pas été difficile.

Elle allait sauver son Roland.

Elle dit :

– Et, Euclide, mon chou, qui est cet homme généreux ?

Il se leva, disant :

– C'est...

Au même moment une détonation se fit entendre.

Une vitre de la seule fenêtre du petit cabinet particulier vola en éclats.

Sans une plainte, pendant que le sang commençait à sortir du trou de balle à la tempe, Latulippe s'écroula au plancher, mort

instantanément.

Gisèle eut une pensée affolante :

– L'assassin est dehors à cette fenêtre ; il me regarde ; il va me tuer.

## X

### *L'entrevue finale*

Quand elle arriva à son appartement elle n'était plus affolée. Mais par contre elle avait le désespoir dans l'âme.

On lui avait tué la seule personne qui pouvait prouver l'innocence de Roland.

Puis soudain une idée lumineuse lui traversa l'esprit.

Oui, il y avait une autre personne qui allait pouvoir prouver que Béland était allé chez Latulippe le soir fatidique.

C'était le chauffeur de taxi qui avait transporté Roland du garage public à l'estaminet.

Il serait sans doute facile à Lemont de le retracer.

Pourquoi ne l'avait-il pas fait auparavant ?

C'était sans doute un oubli de sa part.

Oubli bien compréhensible puisque Roland, le principal intéressé, n'y avait pas pensé lui-même.

Elle appela le capitaine et lui annonça la mort de Latulippe.

Lemont poussa un juron qui boucha les oreilles de la jeune fille.

Mais quand elle lui dit sa trouvaille à propos du chauffeur de taxi, il prit un air de satisfaction pour dire :

– Vous avez du génie. Dire que Béland ne m'a jamais parlé de ce chauffeur ; ou du moins je ne m'en souviens pas. Écoutez, mademoiselle, vous êtes brave ; il est de mon devoir de vous avertir que vous courez un grave danger. Un danger de mort.

– Oh !

– Vous en savez trop long. Avec votre témoignage on pourra obtenir un second procès ; car vous prouverez que Latulippe était payé pour mentir, et votre cher Roland sera acquitté. Alors attention. N'ouvrez à personne. Si vous voulez

m'appeler, sonnez un coup et raccrochez votre acoustique. Vous comprenez, je ne suis pas ici pour la police. Le chef va m'accabler d'appels téléphoniques pour me demander de diriger l'enquête de Latulippe. Alors ne laissez sonner qu'une fois et raccrochez. Je vous appellerai immédiatement.

– Entendu, capitaine.

– Et n'ouvrez à personne jusqu'à ce que je vous appelle pour vous annoncer que je me rends chez vous.

– Je vous obéirai, capitaine.

Elle venait à peine de raccrocher que le téléphone sonna de nouveau.

C'était René Lalande.

– Oui, c'est bien moi, Gisèle, lui dit-elle.

Il poussa un soupir de soulagement.

– J'avais une peur horrible qu'il ne vous soit arrivé malheur, dit-il.

Il expliqua :

– Je viens d'apprendre le meurtre de Latulippe

à la radio.

– Oh ! maître, dit-elle, je viens de penser au chauffeur de taxi.

– Le chauffeur, quel chauffeur ?

– Celui qui a conduit Roland à l'estaminet le soir du meurtre.

– Sapristi, c'est vrai. Dire que nous l'avions tous oublié, celui-là. C'est là un trait de génie de votre part. Mais le temps presse. Pouvez-vous venir tout de suite chez moi que nous préparions nos plans de campagne contre ce chauffeur pour le localiser rapidement ?

– Certainement, maître. Dans quelques minutes je serai chez vous.

Elle raccrocha et au même moment elle se rappela qu'elle avait promis à Lemont de l'avertir de tous ses mouvements, de toutes ses allées et venues.

Elle signala un coup et attendit.

Bientôt le timbre du téléphone résonna.

Le capitaine lui dit :



– Qu’y a-t-il, mademoiselle ?

– Maître Lalande vient de m’appeler pour me demander de me rendre chez lui. Je lui ai parlé du chauffeur et il est au courant du meurtre de Latulippe.

– C’est vous qui lui avez appris cet assassinat ?

– Non, c’est la radio.

– Ah ! je comprends. Très bien. Attendez, pour plus de sûreté, je vais vous envoyer un des chauffeurs de la police. Pour s’identifier il sonnera cinq petits coup légers.

Le chauffeur se fit attendre une demi-heure.

Quelques minutes plus tard elle entra chez l’avocat Lalande.

Celui-ci la fit entrer dans son cabinet de travail.

– Nous sommes seuls tous deux dans la maison, dit-il.

– Ah ! fit-elle surprise.

Son étonnement se changea en terreur quand

elle lui vit sortir un revolver de l'un des tiroirs de son pupitre.

– Ma petite, dit-il, tu en sais trop long, tu vas mourir.

Sa figure se fit épouvantable, diabolique.

Gisèle recula d'horreur en disant :

– Ainsi c'est vous qui avez tué Aimée Béland ?

– Oui, je puis bien te l'avouer ; car les mortes ne révèlent point les secrets.

Il leva son revolver sur elle :

– Je compte jusqu'à cinq et je te tue, dit-elle.

Personne ne vit la porte du cabinet s'entrouvrir et un revolver apparaître au bout d'un poignet.

L'assassin dit :

– Un, deux, trois, quatre.

Un coup de feu retentit.

– Je deviens folle, se dit Gisèle en voyant Lalande s'écrouler au plancher.

Elle ajouta :

– Sûrement je perds la carte.

Ne venait-elle pas de voir Jean Lemont entrer dans la pièce ?

Elle ne perdait pas la carte, non, Lemont était bien là devant elle. C'était lui qui venait de tirer sur l'assassin.

Elle ne perdait pas la carte, non, mais elle perdit connaissance.

Comme elle s'écroulait le capitaine la prit dans ses bras.

## XI

### *Explications*

Trois jours plus tard...

Gisèle, Roland et Lemont quittaient la prison.

Roland était libre.

Libre comme l'oiseau

Ils montèrent dans la voiture du capitaine.

Comme le chauffeur uniforme prenait le boulevard Gouin pour les descendre vers la ville, Béland dit :

– Ainsi, Lalande vient de mourir ?

– Oui, il a expiré il y a deux heures après avoir avoué ses crimes.

Gisèle dit :

– Racontez-nous cela en détail, monsieur Lemont.

– Questionnez, mademoiselle, je suis à votre disposition.

Elle commença ;

– Comment se fait-il que vous ayiez été là pour me protéger le soir où il a voulu me tuer ?

– Vous rappelez-vous que vous m’avez appelé pour m’avertir que vous vous rendiez chez Lalande ?

– Oui.

– Sans le savoir, vous m’avez alors appris, mademoiselle, que Lalande était l’assassin.

– Mais comment donc ?

– Vous rappelez-vous l’heure qu’il était quand vous m’avez appelé ?

– Oh ! il pouvait être deux heures du matin, dit-elle.

– Alors à deux heures du matin, Lalande prétendait avoir entendu la nouvelle du meurtre à la radio quand tout le monde sait qu’en l’an de guerre 1943, tous les postes de radio de Montréal ferment à minuit exactement.

– Oh ! je comprends.

Le détective reprit :

– Alors c'était très simple. S'il connaissait le meurtre de Latulippe sans que personne ne l'annonce, c'est que c'était lui qui l'avait commis. Mais il me fallait une meilleure preuve que cela. C'est pourquoi je vous dis d'aller chez Lalande. Je m'y rendis moi-même avant vous pour vous protéger. Car il fallait qu'il vous tue, vous, ou qu'il tue le chauffeur de taxi. J'entrai silencieusement avec une fausse clef chez le meurtrier par la porte de la cuisine. Vous savez le reste. J'ai tiré dessus juste après qu'il eut avoué son crime, le blessant mortellement au poumon.

Roland questionna :

– Mais pourquoi donc a-t-il assassiné ma femme ?

Lemont dit :

– Il m'a expliqué cela. Votre femme vous avait annoncé son intention d'aller dans le Nord, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien, elle n’y allait pas seule...

Roland pâlit :

– Elle y allait avec Lalande ? questionna-t-il.

– Oui, l’assassin était en amour avec votre femme, maître. Pour contourner vos soupçons possibles, il acheta un billet de bateau. Mais tel que prévu il descendit du vapeur subrepticement à la dernière minute, laissant ses bagages dans sa cabine. Il vous savait à l’estaminet ; car vous lui aviez dit que vous alliez passer la soirée là. Il se rendit donc chez vous.

Roland dit alors :

– Ah ! je comprends maintenant : ma femme, effrayée de mes menaces de la dénoncer à son père, refusa de partir avec lui ; la discussion s’envenima ; il perdit la tête et frappa le coup mortel.

– C’est bien cela, mon ami.

Le détective poursuivit :

– Il se sauva des lieux de son crime affolé. Mais il refusa vite de s’avouer vaincu. Ne venez-vous pas d’avoir une discussion acerbe avec votre

épouse et n'étiez-vous pas en ce moment même à l'estaminet ? Il acheta le parjure de Latulippe.

Béland demanda ;

– Et Matamor le Prophète, qu'en fais-tu de celui-là ?

– Matamor fut ensuite sans aucun doute payé par Latulippe lui-même pour se taire et disparaître de la circulation.

– Je crois que c'est tout, dit Gisèle ; les explications me paraissent complètes.

Roland se pressa contre la jeune fille et dit d'une voix tendre :

– Embrasse-moi, mon amour.

– Oh ! toi, toi, fit-elle en lui encerclant le cou de ses bras, je ne te demanderai pas d'attendre comme au repoussant Euclide Latulippe.

Et ses lèvres ne contredirent point ses paroles.

\*



Nous sommes maintenant au printemps de 1944.

Gisèle et Roland se sont mariés le lundi de Pâques.

Mais ils attendront au mois de juin pour leur voyage de noces.

Le matin de leur mariage les époux furent fort surpris de recevoir un télégramme de Lemont.

Celui-ci écrivait :

« Pas de félicitations à vous faire comme détectives. Gisèle a télégraphié à Québec la nuit du meurtre. Lalande était là puisqu'il a reçu le télégramme. Comment cela se faisait-il ? Ah ! Ah ! Ah ! Comment cela se fait ? Eh bien, voici : Après avoir commis son meurtre et « fixé » Latulippe il prit l'avion pour Québec afin de sauvegarder son alibi. Le vapeur arriva à Québec : il y monta et on lui remit le télégramme. Voilà, mauvais détectives. Maintenant, mes félicitations. — Et de nombreux enfants. — Lemont. »



Cet ouvrage est le 486<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.